

Enseignement Comparé de la Médecine au Maroc et au Monde Musulman au Moyen-âge*

Abdelaziz BENABDELLAH

Membre de l'Académie du Royaume du Maroc

Cet exposé sur l'enseignement de la médecine au Maroc au Moyen-Age (c'est à dire jusqu'au XV^e siècle, période Mérinide), comparé à celui du Monde Musulman, s'insère dans une étude que je viens d'élaborer à la demande de la "Commission Internationale pour le Développement de l'Histoire de la Science et de la Culture de l'Humanité". J'ai donc essayé d'analyser, dans ce contexte, la portée de la contribution du Maroc, en l'occurrence. Je parle en historien qui tend, quoique profane en science médicale, à définir les contours de l'impact de la tradition maghrébine sur l'évolution de cette branche scientifique, parallèlement à la pensée gréco-romaine, sur le processus d'évolution des centres didactiques : hôpitaux, cliniques, polycliniques et ce qu'on appelait "boutiques de traitement". Simples noyaux d'applications quotidiennes, les travaux effectués au sein de ces centres seront bientôt étayés par des expériences souvent individuelles, mais parfois collectives, avec la collaboration d'étudiants, au nombre toujours limité. Une diagnostologie très élémentaire au début, finit par constituer, avec les Avempace, les Avenzoar et les Averroés, une véritable branche d'étude tendant à mettre au point une symptomologie des maladies et à tenter des ordonnances adéquates, dans le contexte maghrébin ; certaines conjonctures particulières au milieu Islamique, avaient façonné, très tôt, les optiques et les options, créant une assise exceptionnelle où la médecine préventive s'imprègne d'une teinte culturelle où le social prime le religieux.

La médecine et ses dérivés prirent, dès les premiers siècles de l'Hégire, un cachet sacré, les classant parmi les sciences dites Islamiques. C'est pourquoi la mosquée constituait l'institution de choix pour l'enseignement de cette branche scientifique. Elle est symbolisée au Maroc par la grande mosquée de la Karaouyène édiflée en l'an 245 de l'Hégire (859 J.C.).

A cette époque, Fez, construite une soixantaine d'années auparavant, hébergeait le rite Chafïite dont

le promoteur affirmait qu'il ne connaissait guère de science, autre que la Charia, plus noble que la Médecine. Cette branche de la connaissance qui assure la santé physique et psychique de l'Homme, est placée dans le contexte de l'Islam, au premier rang des structures essentielles de la société. La polyvalence des Uléma de la première Université religieuse du Monde Islamique ne se concevait nullement, sans une profonde connaissance dans l'art médical. Une heureuse équation entre le temporel et le spirituel est le secret de l'équilibre dont dépend la félicité de l'être humain. Les enseignements coraniques ou traditionnaires, englobent les éléments principaux qui régissent le régime alimentaire, la prévention hygiénique et la lutte contre tout ce qui est de nature à porter atteinte à la santé de l'esprit et du corps. L'éducation de l'âme vise l'élimination des mobiles psychiques qui perturbent cet équilibre et dont les interférences, accusant de graves troubles neurologiques, constituent, d'après des statistiques américaines, les 9/10 des états morbides chez l'homme. Le Coran, qui ne s'intéresse qu'accidentellement à la science, décrit pourtant les phases de l'embryogenèse et du développement aussi bien intra-utérin que postérieur. Le béhaviorisme du comportement s'intègre dans ses enseignements, mettant en exergue l'idéal des réactions et des conduites conscientes ou inconscientes de l'homme. L'évolution de la science médicale, dans toutes ses branches, a ainsi trouvé un heureux stimulant dans la Charia qui devait structurer l'enseignement de la médecine dans les pays Islamiques et notamment au Maghreb, depuis le IX^e siècle de l'ère Chrétienne, alors qu'en Europe, la pensée médicale n'a pu prendre son élan, dans le cours logique de l'expérience scientifique, qu'un millier d'années plus tard, c'est à dire au XIX^e siècle, avec Claude Bernard. En Andalousie, remarque Dozy⁽¹⁾, "presque tout le monde savait lire et écrire, tandis que dans l'Europe Chrétienne, les personnes les plus haut placées, à moins qu'elles n'appartiennent au clergé, ne le savaient pas". Tout cela a été réalisé

grâce aux Almohades, en plein XII^e siècle qui était, souligne Leclerc⁽²⁾, "le plus grand siècle scientifique de l'Espagne Musulmane". "Nous ne pouvons guère dissocier - affirme Renaud⁽³⁾ - l'étude de la médecine au Maroc de celle de la biographie des savants Andalous qui ont suivi les Rois du Maroc de Séville et Cordoue à Fèz et Marrakech ou Aghmat". Le Maroc a donc - dit-il - "le droit d'adopter les Avempace, Ibn Tofaïl et Ibn Roshd".

A l'époque où l'Andalousie dépendait de Marrakech, capitale de l'Empire, un ensemble de médecins de toutes spécialités a été attiré par les cours Almoravide et Almohade dont elles encourageaient la mission clinique et enseignante, les recherches thérapeutiques et pharmaceutiques dans les hôpitaux. La réputation du Maroc fut telle qu'un certain Gerbert, devenu Pape sous le nom de Sylvestre II en 999 de l'ère Chrétienne, s'inscrivit comme étudiant à la Karaouyène où un moine d'Espagne y obtint la chaire de professeur. Il semble - d'après Kanouni qui cite un orientaliste, auteur d'une brochure sur l'art dentaire au Maroc - qu'une école de médecine aurait été édifée à Fez, dès le X^e siècle (IV^e de l'Hégire). La Karaouyène qui, de simple mosquée, s'éleva alors au rang d'Université, créa des cycles d'étude de médecine, pour former des généralistes dont l'exercice médical était considéré comme une obligation communautaire, tant qu'un nombre suffisant de médecins et de spécialistes n'émergeait pas au sein de la société. Les théologues, juriconsultes, traditionnistes et exégètes du Coran n'en furent guère exceptés, car la médecine constitue un des facteurs socio-économiques les plus afférents au processus vital de la communauté dont il supervise la structuration. Le Maghreb, façonné par un Islam agissant, tient en grande estime toutes les sciences appliquées d'intérêt pratique, les expérimentations positives, le doute créateur et la persévérance dans la recherche. "C'est à la médecine - affirme encore Leclerc (I, 36) - que revient l'honneur d'avoir ménagé la concorde et l'alliance heureuse de la science et de l'Islamisme". La science, d'après le Coran, s'identifie à la Hikma ou Sagesse et la Sagesse comportait, au temps des Almohades, toutes les branches de la philosophie et des sciences. Mais plus tard, la Hikma concernait exclusivement une spécialité préférée, compte tenu de certaines contingences régionales, à savoir celle de l'oculiste appelé Hakim, alors que le médecin ou Tabîb était un simple généraliste⁽⁴⁾. N'empêche que plusieurs médecins arabes, soit au Maghreb, soit ailleurs dans le Monde Musulman, ont cultivé maintes autres branches avec les sciences médicales et naturelles, telles les Mathématiques, la Philosophie,

l'Astronomie et autres qui avaient leurs chaires respectives à l'Université de Fez, et plus tard à celle de Ben Youssef, à Marrakech. C'est grâce à cette polyvalence que le Maghreb a connu alors toute une lignée de médecins dont quelques uns eurent une réputation universelle. C'est à travers l'œuvre grandiose de ces médecins que nous allons évoquer les caractéristiques de la mission didactique médicale au Maghreb.

L'expérience dans les laboratoires s'effectuait au milieu des étudiants, soit individuellement au sein d'officines ou cliniques personnelles, soit à l'hôpital ou dans une polyclinique collective. Le premier Maristân (hôpital) est celui qui fut édifié par Al-Mansour à Marrakech, pourvu d'onguents et de remèdes en abondance et dirigé par un groupe de médecins, avec l'assistance d'étudiants, dans un site admirable, dépeint par l'auteur du "Mo'jib". Cet hôpital - dit Millet (dans son ouvrage "Les Almohades", p. 130, paru en 1925), non seulement laissait bien derrière lui les maladreries et les hôtels-Dieu de notre Europe Chrétienne, mais ferait encore honte aujourd'hui (c'est à dire en 1925) aux tristes hôpitaux de la ville de Paris". De grands spécialistes, réputés dans le monde médiéval, avaient participé à la mise sur pied de ce Maristân - école où les théories et les pratiques médicales s'affrontaient, animées par les Avempace, Ibn Tofaïl, Ibn Roshd et Avenzoar :

— Ibn Badja Abou Bekr Mohammed Ibn Saïgh dit Avempace mourut à Fez en l'an 1138 J.C./538 H. Ibn Abi Ossaïbîa le compare à Al-Farâby et le place au-dessus d'Avicenne. Il élabore un "Discours" sur le Traité des Simples de Galien et les médicaments d'Ibn Ouafed.

— Ibn Tofaïl, Abou Bekr Mohammed ben Abdelmalek, disciple d'Avempace, mourut à Marrakech en 1185 J.C... Il était le maître du grand Alpe-tragius (Al-Bitroudjî) et ses travaux médicaux furent étayés, en sus des expériences cliniques, par sa grande érudition philosophique.

— Ibn Roshd, Abou Al-Qualîd Mohammed ben Ahmed dit Averroès ; il est qualifié par Leclerc (II, 97), comme "le plus grand nom de l'Espagne Musulmane". Il mourut également à Marrakech en 1198 J.C.. Sa connaissance du grec et de la philosophie hellénique lui vaudront le surnom de "commentateur d'Aristote". Eminent médecin d'Al Mansour et de son père Youssef, il élabora sa principale oeuvre médicale intitulée Al-Koulliât (Colliget) où il traite des généralités de la médecine, réservant pour un autre livre ses particularités. En fidèle disciple d'Aristote, Averroès souligne bien que pour com-

prendre le Colliget, il faut faire la connaissance de la logique et des sciences naturelles. Dans ses commentaires d'Avicenne dictés à ses élèves, il préconisa le changement de climat dans la phthisie, indiquant comme stations hivernales l'Arabie et la Nubie. Ses recherches l'amènèrent à la découverte de la grande circulation du sang, avant William Harvey et l'Égyptien Ibn Nafis qui n'a pu déceler que le processus de la petite circulation pulmonaire. Ses investigations dépassèrent le cadre philosophico-médical pour atteindre les grandes découvertes d'ordre historico-géographique. Christoph Colomb, cité par Ernest Renan dans son ouvrage "Averroès et l'Averroïsme", a reconnu n'avoir eu vent de l'existence d'une terre ferme outre-atlantique qu'après avoir lu la traduction latine du Colliget. C'est grâce à Ibn Roshd, que s'effectua l'échange millénaire entre la pensée grecque et la pensée arabe, à travers le Maghreb, dont la capitale intellectuelle, Fez, a été considérée comme l'Athènes de l'Afrique. Les échanges Maghrebins avec les savants romains, notamment sur le plan médical, sont attestés par la récente découverte d'une statue d'Esculape, dieu romain de la médecine, imberbe, à Volubilis⁽⁵⁾. A Padoue (Vénétie), se constitua une école où les doctrines d'Averroès faisaient le fond de l'enseignement jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Témoin de son éminence, une statue est érigée en son honneur à la faculté de médecine de Montpellier.

Avec la grande famille des Ibn Zohr, la réputation du Maghreb, sur le plan médical, s'accroît et la mission didactique enseignante se développa. De nouvelles méthodes cliniques virent le jour. Abou Al-Ala Zohr Ibn Abi Merouân, qui mourut en 1131 J.C., mit en avant avec l'aide de ses élèves des diagnostics audacieux, par ses pronostics qui se tiraient du pouls et de l'analyse des urines. Il fit peu de cas du Canon d'Avicenne et se fia aux résultats réalisés en laboratoire. Son "Traité des propriétés" médicales est cité une cinquantaine de fois par le naturaliste Ibn Al-Baitâr. Son "Opuscule sur les médicaments simples" (Bib. de Paris N° 28) fit sensation sur les deux rives du Détroit. Mais le plus éminent de la famille est Abou Merouân Abdelmalek ben Abi Al-Alaa, dit Avenzoar dont le génie médical tire sa grandeur d'une expérience clinique basée sur l'observation. Avenzoar est, pour certains, le plus grand médecin de l'école arabe auquel seul Razès est comparé. Son principal ouvrage, le "Teïssir" est un chef-d'œuvre qui concrétise ses options médicales où il se montre indépendant et créateur. Ce Teïssir, que j'ai préfacé dans une nouvelle édition élaborée par l'Académie Royale du Maroc, a été maintes fois publié et traduit en latin ; Ibn Zohr le dédia à son célèbre disciple Averroès. Il y

parla de son séjour à Marrakech où il fut, semble-t-il, chargé de la direction d'un hôpital. Ce fut pour ses étudiants un manuel de travail, où Avenzoar développait l'analyse de thèmes nouveaux, dans une sorte d'institut des spécialités. Il a pu en définir, avec une précision étonnante, les données d'un diagnostic différentiel (des encéphalites, des humeurs fibrokystiques, du Xanthome, de la conjonctivite kératite, du Cataracte, de la symptomologie du délire chronique de l'Osteïte, de la trachéotomie, de l'Oedème aigu des poumons etc...). Son autre ouvrage, intitulé "l'Iqtisad", comporte une synthèse originale sur un double thème : médecine du corps et celle de l'âme. La psychiatrie est alors étayée par l'étude des maladies organiques. Il fut, là, un innovateur, recommandant la contraception, par ordonnance de recettes qui empêchent la grossesse. Il a pu simplifier l'ancienne thérapeutique et montra que la nature, considérée comme une force intérieure réglant l'organisme, suffit généralement, à elle seule, pour guérir les maladies. Son fils Abou Bekr el Hâfidh, médecin de génie et grand traditionniste, mourut - dit-on - empoisonné en l'an 596H/1199 J.C., avec sa soeur qui fut, elle et sa fille, gynécologues, accouchant les femmes du Palais.

D'autres médecins parmi les Ibn Zohr sont dignes de figurer dans la nomenclature d'honneur ainsi que leurs célèbres collègues tels Ibn el Boudouh Omar el Maghreby qui résida longtemps à Damas où il tenait une officine.

Abou Yahia ben Qassim gérait le dépôt des boisons et onguents. Abou Jaâfar Ahmed ben Hassan, savant praticien, écrivit un traité du régime et mourut à Fez. Abou Yahia ben Assam était le pharmacien en chef d'El Mansour. Un autre pharmacien, Abou Jaâfar Al-Ghazzali, fut chargé par le Palais de préparer les médicaments et les onguents. Abou Jaâfar ben Hârroun Etterjâly, philosophe aristotélicien et médecin, était oculiste ; devenu impotent, il donnait des cours et des consultations à domicile et eut pour élève le célèbre Averroès.

Tous disciples de la première école médicale de Marrakech, ils constituaient un cercle de chercheurs dont les applications cliniques se doublaient de pratiques didactiques. Les consultations du fameux Abou Bekr ez-Zohri, disciple d'Avenzoar et d'Ibn Roshd, étaient données gratis, étayées par de véritables ordonnances. Les autres cités marocaines ne manquaient pas d'officines ou cliniques jouant le même rôle. Ibrahim el Hajary (décédé en 506 H) exerçait à Tanger puis à Fez. Maïmoun es-Sahraoui, exerçant dans le bled, mourut la même année. Ce fut un célèbre

psychiâtre (selon Youssy). Ali ben Atîq de Fez professa la médecine à Bougie et mourut en l'an 598 de l'Hégire. Une famille de médecins, dite Al Karra-mioune, eut pour ancêtre Abou Bekr Ibn Al-Araby⁽⁶⁾. A Fez aussi, les Ben Aflatone (fils de Platon) s'imposaient par leur vaste érudition médicale. Un ordre de médecins est alors régulièrement constitué à la capitale, ayant à sa tête le doyen des généralistes, Abou Jaafâr Dhahby. Ce réseau comportait d'autres savants, spécialisés dans diverses branches scientifiques. Le Chérif Idrissy, "professeur de géographie d'Europe" - comme le qualifiait maints orientalistes - et qui naquit à Ceuta, plus tard que l'an 1100 J.V., est un médecin naturaliste. C'est lui qui élaborera pour Roger II, Roi de Sicile, la première carte du Monde, sous forme de planisphère coulée en argent. Il rédigea un "traité des simples" cité par Ibn Abi Ossaïbya ; ses articles de thérapeutique sont parfois étendus et remarquables ; ils paraît avoir eu quelque connaissance du grec. Mais tous les savants andalous connaissaient - d'après Ibn Hazm dans son Jamhara - aussi bien le grec que le latin et le catalan. Au moins trois lexiques ou dictionnaires médicaux assuraient les échanges entre le Maghreb et l'Occident :

1) Ta'rîb (arabisation) du "Tadhkira" d'Ibn Zohr élaboré par Ibrahim ben Abi Sa'd (décédé en 1151/546 H).

2) El Manhaj sur la médication d'Abi Sa'id el 'Alaiy médecin du XII^e siècle, est un lexicon des termes médicaux, en trois langues.

3) Un troisième lexique intitulé "Charh Asmâa Al Oqâr" (explication des noms des médicaments) est dû au fameux Maïmonide, décédé en 1204/601 H.

Ces dictionnaires seront étayés par d'autres au fil des années.

On saisit aisément l'importance de ce rayonnement scientifique maghrébin, en constatant que l'Europe fut encore au stade de la médecine cabalistique. L'Eglise réprouvait alors toute médication, comme défi à Dieu qui punissait par le mal physique. Cette ère dite "de la foi" ne prit effectivement fin qu'au début du XII^e siècle, sous l'influence de la civilisation andalouse.

Quant à l'Orient, où l'évolution scientifique rayonnait, à travers les traditions grecques, depuis le IX^e siècle, les savants maghrébins et andalous y apportèrent leur bénéfique contribution, depuis le X^e siècle. Nous en citons pour mémoire, quelques uns tels :

— Mohammed ben 'Abdoun de Cordoue (décédé en l'an 360 H) et qui dirigea l'hôpital d'Egypte.

— Ali ben Yaqdhân de Ceuta qui émigra en l'an 544 H en Egypte, Yemen et Iraq

— Ibn Sam'oun Youssef ben Yahya el Fassy qui devint le médecin préféré du Prince Mimoun d'Alep

— Ali ben Ahmed el Harrali de Marrakech qui mourut en 637 H à Damas où il donnait des cours dans les différentes branches de la médecine. Sa haute méthode pédagogique fut sans pair en Orient.

— Omar ben Ali Al-Qal'y, décédé en 576 H, tenait une officine à Damas où il exerçait la médecine, préconisant des pronostics allant à l'encontre de ceux d'Avicenne.

— Ali ben Hilâl Hadramy de Ceuta, décédé en 678 H et dont la "boutique de traitement" (officine) comportait un rez-de-chaussée réservé aux cours de médecine. Il dut recourir aux vastes pavillons de la mosquée quand le nombre de ses étudiants augmenta.

Cet échange avec l'Orient se poursuivait au XIII^e siècle par l'intermédiaire d'autres spécialistes maghrébins comme Mohammed el Qoubeh (638 H) qui donnait des cours à l'hôpital de Damas et Ghâlib Chaqqoury (741 H) qui dirigeait "l'internat" du Maristân du Caire et qui retourna au Maroc pour exercer à Fez. Un autre Fassy, Ahmed ben Hâtim (851 H), exerçait tour à tour en Egypte, Syrie et la Mekke. C'est pourquoi, dès le XII^e siècle, Damas, profitant des Croisades, put cultiver les sciences et notamment la médecine et les mathématiques, pour éclipser pendant les siècles suivants Bagdad et le Caire (Leclerc, II, 7).

En réalisté, quand le Maghreb eut cette ascendance, à ses débuts, sur le plan des recherches scientifiques, Ar-Râzi (Abou Bekr Mohammed Ibn Zakarya dit Rhazès, mort en 923 J.C.) était le père de la médecine arabe. Ses deux encyclopédies médicales furent en Europe la base de l'enseignement dans les Facultés de médecine.

Ibn Sînâ (Avicenne) (mort en 1037 J.C.), est l'auteur du Canon, enseigné en Occident jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Il nous légua une description remarquable de la méningite aiguë, des fièvres éruptives, de la pleurésie et de l'apopléxie. Par ses expériences cliniques, il prépara le terrain aux grandes découvertes de la Renaissance.

Une décision de l'Université de Louvain en Belgique, datée de 1617, rendit hommage aux oeuvres des deux savants musulmans, considérées alors comme

bases de l'enseignement médical, pendant six siècles⁽⁷⁾. Déjà, en 931/319 H, le Calife Abasside Al-Moqtadir organisa, pour la première fois à Bagdad, des examens à l'échelle supérieure où le nombre de diplômés atteignit alors 860 médecins⁽⁸⁾.

Dès l'année 907/295 H, l'art de pratiquer la médecine fut réglementé, en vue de protéger la société contre le danger des praticiens charlatans et des droguistes ambulants. En 835/221 H, un concours universitaire mit en compétition des étudiants en pharmacologie. Le secret professionnel était déjà légalement institué, recueilli et contrôlé par le Mohtassib, prévôt affecté à la supervision des corporations artisanales et professionnelles⁽⁹⁾. Les médecins s'engageaient, par serment, à n'ordonner ni médicaments dangereux, ni poisons, à ne révéler guère aux femmes les moyens d'avortement et aux hommes les drogues stérilisantes. Le médecin est astreint à disposer de tous les instruments connus à l'époque.

Un réseau d'hôpitaux et d'institutions cliniques dispensaient le bien-être physique et moral. Le premier hôpital de l'Islam était fondé à Damas en l'an 705/86 H, par l'Omeyyade Al-Walîd. En Egypte, le premier Maristân remonte à l'époque Abbasside. Ce furent de véritables centres didactiques, dotés d'un personnel qualifié, de médecins célèbres, de laboratoires et de dépôts de médicaments constamment à jour.

Abou Kassim ez-Zahrâoui (Abulcassis), andalous, fut le plus célèbre chirurgien de tout le Moyen-Age. C'est à lui que la chirurgie médiévale doit plusieurs de ses découvertes. Son livre "Attesrif" est illustré d'héliogravures et croquis, représentant les instruments de chirurgie qui figurent dans le manuscrit de la Bibliothèque Générale de Rabat. Il fut la base des études chirurgicales en Occident, et la première expression de la chirurgie fondée sur l'anatomie (Leclerc, I, 458).

L'andalous Ibn Joljol, fameux naturaliste, traduisit en arabe l'oeuvre de Diskoride, l'étayant par un Code de pharmacopée toute nouvelle.

Le mouvement de traduction des oeuvres grecques débuta en Afrique, au cours de ce X^e siècle, grâce à l'école de médecine de Palerme, édiflée par Constantin le Tunisien.

Mais cet édifice s'ébranla dès le XIII^e siècle. Le Maghreb ne connut plus de savants de grande réputation. Néanmoins, "si - préconise Leclerc (II, 252) - nous n'avons pas d'hommes éminents à signaler, le grand nombre des noms mis en lumière accuse un

certain mouvement scientifique." :

— Mohammed ben Ahmed es-Sakkoûni ; (décédé en l'an 1238/636 H) rédigea un traité sur l'art vétérinaire.

— Ibn Al Khatîb Lissan ed-Dîne cultiva la médecine et la professa ; la Bibliothèque Nationale de Paris conserve de lui "un ouvrage qui témoigne d'un bon esprit" (Leclerc). La Bibliothèque de la Karaouyène possède aussi un Traité (Men Tabba limen Habba). D'autres de ses opuscules traitent de la peste, de l'art vétérinaire, de l'évolution physiologique du foetus et de l'hygiène, outre la pathologie générale, le diagnostic différentiel, la symptomologie, la chirurgie, la cosmétique, les affections de l'oeil et les fonctions génitales. "Les abortifs lui paraissent permis en certains cas où l'étroussure des parties peut entraîner la mort chez les femmes enceintes".

L'enseignement de la médecine se poursuivit alors, quoiqu'en rythme moins accéléré et moins profond. Il n'y eut pas de ville qui ne fut dotée d'un hôpital ou Maristân-école avec un directeur technique à sa tête. Les Mérinides s'attelèrent activement en plein XIV^e siècle à l'encouragement de l'enseignement supérieur, en créant des cités universitaires appelées Médersas destinées à accueillir les étudiants qui affluaient à Fez de tout le Royaume et même de l'extérieur. Dans toutes les cités maghrébines, les mosquées furent dotées de bibliothèques où les ouvrages de médecine abondaient. Même dans une des petites villes comme Salé, la Médersa Bounanya (qui doit son nom au roi Abou Inâne) a été une école de médecine.

A Fez, un hôpital traitait les neurasthéniques, en essayant d'agir sur les nerfs du patient par la musique andalouse ; et ce, bien avant l'usage en Europe du Rock-and-Roll, dans le même but. En 1350 J.C., un célèbre Maristân était fondé à Fez, sur le modèle de celui du Caire. Mohammed el Qorchî qui a exercé la médecine à Fez dans son officine devint le directeur de cet hôpital (Leclerc, II, 280). A Ceuta, un hôpital fut doté - selon Godard - de 800 lits. Le fait n'est pas invraisemblable, si on tient compte du grand standard de cette cité Mérinide, décrit par un contemporain Mohammed ben Kacem en 1421/825 H. L'hôpital d'Algesiras a été dirigé par Ibrahim Eddany et ses fils. Mais il semble que l'enseignement de la médecine a perdu de son essor, à tel point que des étudiants préféraient émigrer en Orient pour poursuivre leurs études. Mohammed el Qouba' qui mourut en 1337/738 H avait suivi les cours de médecine à l'hôpital de Damas⁽¹¹⁾. Mais on parlait encore de doyen de médecine comme Abou Tammâm Ghâlib

Al-Hascoûry qui mourut à Ceuta en 1350/751 H, laissant - d'après Leclerc (II,283) - plusieurs ouvrages de médecine. Mais, il paraît qu'une certaine carence dans le domaine médical amena le roi de Fez à le charger du prélèvement des impôts. Néanmoins, l'évolution de la médecine, bien que très limitée, s'étendait grâce aux Mérinides, à d'autres villes du Grand Maghreb et notamment à Ifrîqya et Bougie.

A Tunis, les Hafcides, issus des Almohades, protégeaient les lettres et les sciences. Abou Abbas Ahmed, médecin d'Ispahan, se fixa à Bougie, et alla terminer sa carrière au Maroc.

La Karaouyène rayonnait toujours, et Ali ben Maïmoun, Cadi de Chaouen au XV^e siècle (d = 1511/917 H), précise en parlant de Fès, qu'il n'a guère vu en Orient et ailleurs des hommes aussi polyvalents que ceux de cette ville, dont la vaste érudition embrassait les mathématiques, la médecine, la logique et toutes les sciences rationnelles⁽¹²⁾. L'Imam Senoussi commenta à la fois "Le recueil des Traditions" d'El Bokhary et le Canticum d'Avicenne ; il fut aussi mathématicien à l'âge de 19 ans⁽¹³⁾.

Quant à l'époque des Saadiens, Renaud souligne, dans sa "Médecine Antique" (p. 75), le chaos qui régna au Maroc où les ouvrages classiques ne citent aucun médecin marocain jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ; le seul qui apparut alors - d'après lui - est l'oculiste Mohammed ben Azzoûz el Marrakchi (1789), auteur de "Dhahâb el Koussouf"⁽¹⁴⁾ qui prouve - selon Leclerc - l'existence au Maroc, d'un certain nombre de monuments de la médecine arabe". Renaud réitéra ses affirmations dans son Discours au V^e Congrès de l'Histoire de la Médecine, tenu à Genève en 1926 (p. 3). Par contre, L. Provençal souligne dans son "Histoire des Chorfas", "la Renaissance du Maroc sur le plan littéraire, précisant qu'il serait invraisemblable que cet essor n'atteignit pas en même temps les sciences médicales". Cette prétention, n'est guère fondée à notre sens.

Mais, ce qui attire notre attention dans l'enseignement de la médecine à la Karaouyène, c'est le rôle joué par le Canticum d'Avicenne enseigné par les grands juriconsultes au sein de cette université, tel Soqqeïn (1541/950 H).

Cependant, Hassan el Wazzân, dit Léon l'Africain, auteur de la "Description de l'Afrique", nous laissa un ouvrage intitulé "Les vies des illustres arabes", où il compta vingt sept noms célèbres parmi les philosophes et les généralistes.

Un naturaliste Abou el Quassim Al-Wazir el Ghassâny, médecin célèbre, est l'auteur de "Hadiqât

Al-Azhâr" qui se distingue - d'après Renaud⁽¹⁵⁾ - par "la méthode très claire de la description botanique qui a souvent une allure originale". C'est - dit-il - encore - un essai intéressant de classification à trois degrés qui apporte dans la description des plantes de la vieille pharmacopée orientale un élément nouveau concrétisé "par une documentation sur la plupart des produits pharmaceutiques de Fez".

La médecine, tant sur le plan clinique qu'enseignant, se dégradait effectivement pour revenir au stade empirique. Les hôpitaux devinrent désormais de simples asiles d'aliénés où les patients sont abandonnés à leur triste sort. Les officines ou boutiques de traitement remplacèrent les cliniques d'antan. De rares médecins, dignes de ce nom, parurent çà et là, maintenant les applications classiques, souvent dépourvues de tout élément nouveau. Même en Orient, le même marasme planait.

Le XV^e siècle "ne produit qu'une douzaine de médecins dont Souyouty, traditionniste et polygraphe. Un seul nom s'impose, celui de Dawoûd el Antâqy" dont l'oeuvre devint comme nous l'avons vu le leit-motiv classique à la Karaouyène. C'est le "plus éminent médecin qui ait paru en Orient depuis le XIII^e siècle". Dans tout le monde Musulman, alors que l'art médical florissait en Occident, les sciences occultes et le cabalisme ont généralement fini par fausser le cours de la médecine. Les praticiens ne sont plus animés d'un esprit réellement scientifique. Pendant trois siècles, à peine une vingtaine de "médecins", se relayaient. D'ailleurs, le véritable esprit de l'Islam commença à s'émousser, laissant la place à un bigotisme ou religiosité excentrique.

Abdelkader ben Chekroun de Meknès, est l'auteur du poème dit "Chakrounya" (700 vers) publié à Fez en 1911/1329 H, et à Tunis à la même époque. Renaud l'analyse dans son "Discours" en 1920 (p. 5), précisant qu'il ne manque guère de renseignements valables et qu'il constitue une contribution dans l'élaboration de la terminologie technique du dictionnaire médical marocain (un manuscrit se trouve à la Bibliothèque Générale de Rabat, 667 vers).

Aderraq es-Soussi El Fassi (1679) fut, avec plusieurs de ses parents de Fez, d'assez bons praticiens qui évitaient de faire usage de moyens thérapeutiques "durs" ou ordonner des drogues ou médicaments dangereux.

Abderrahman ben Abdel Kâder el Fassy (1685) compile dans son "Kitâb Al-Oqnoûm" les principes des sciences, comportant les définitions de 300 branches scientifiques dont la médecine, la chirurgie, l'art

vétérinaire, la médecine végétale, la médication par la musique, la symptomologie, la pharmacologie et les drogues.

Deux autres médecins, Ahmed Al'Attâr de Marrakech (d=1693) et Mohammed ben Qâcim ben Zâkour (1708/1120 H) se basaient, dans leurs applications sur le Canticum d'Avicenne. Un certain Abdelmajid ez-Zabadi el Fassy (1749/1163 H) semble avoir été très doué en l'occurrence. Comme Ahmed Aderrag, médecin au service du Sultan Sidi Mohammed Ben Abdellah, Soleïman el Fechtâly (1793), Cadi de Fez, excellait - dit l'auteur de *Salwat Al Anfâs*, (111, 116) - dans les "sciences antiques", à l'instar des grands humanistes.

Ahmed ben Hamdoûn bel Hâj (1898/1316 H) est considéré par Renaud comme le "dernier specimen du médecin et du savant arabe parfait". Il a écrit un traité intitulé "Addorar ettibya" (Perles médicales) dédié au Sultan Hassan 1^{er}. Il nous donne pour la première fois dans l'histoire du Maroc - souligne encore Renaud - une "répartition technique des médicaments".

Ahmed ben Mohammed el Kerdoudy (1900/1318 H) s'attacha au "Tadhkira" d'Al-Antâqy qu'il étaya d'annotations personnelles ((Al-I'lâm d'El Marrakchi, II, 253).

Ahmed Housseïn que Renaud rencontra à Mogador, put procéder - d'après lui - avec succès à une opération chirurgicale.

Abdeslam el Alami qui étudia la médecine comme interne au grand hôpital "Qsar el 'Aïny au Caire", a écrit un traité intitulé "Dyâa en-Nibrâs" sur la traduction des termes médicaux d'El Antâqy en dialecte Fassy (publié en 1900/1318 H) où figurent les termes berbères. Cet ouvrage, d'une profonde analyse, est un élément de transition dans l'histoire de la médecine marocaine, basé sur des expériences personnelles et sur celles recueillies au Caire où le nombre de ses maîtres atteignit une cinquantaine. Il tenait une officine près de Moulay Idriss à Fez.

Les "Villes et tribus du Maroc" (série Rabat et sa région, I, 33 et 225) cite Omar ben 'Arabya comme professeur de médecine sous les Alaouites. Des Dizaines d'autres médecins de moindre envergure assuraient la continuité empirique des pratiques médicales. Le dernier dans cette nomenclature, décédé il y a quelques décennies, est le Cheïkh Hassan Mezzour doyen des maîtres de la Karaouyène qui enseignait la médecine et qui préparait soigneusement dans son petit laboratoire, les doses des médica-

ments qu'il ordonnait lui-même. Certains de ses patients vivent encore.

C'est - note Bensimhon (dans le *Maroc Médical*, sept. 1951) "qu'en de nombreux cas, cette médecine élémentaire et tout empirique, appliquait des traitements dont l'efficacité est, depuis, incontestablement reconnue". C'est ainsi, souligne-t-il encore, que le malade atteint de la rougeole était enfermé dans une chambre dont les murs et le lit étaient tapissés de tissus de couleur rouge ; le malade lui-même était entouré d'objets rouges et enveloppé de couvertures de la même couleur. Cette photothérapie était encore appliquée par le Dr. Chatinière et il avait remarqué que grâce à elle, l'éruption était atténuée, la fièvre amoindrie et les complications prévenues". D'ailleurs, la variole, à alternances septenales, était combattue, depuis des temps immémoriaux, par un vaccin d'origine bovine. Les maladies vénériennes dites "mal franc", connues pour la première fois au Maroc, au XVI^e siècle, car apportées par les réfugiés francs - comme le souligne Léon l'Africain - se répandaient à tel point qu'un dixième de la population en fut affecté. Un traitement prophylactique de la rage est signalé par Moulières, dans son "Maroc Inconnu", en 1895 (II, 299). "Les maréchaux-ferrants pratiquaient plus au moins la médecine vétérinaire, comme en Europe" (Archives Marocaines, 1907, P. 379). Derrière les remparts de Fès, depuis Idriss II, campaient les malades afin que leurs odeurs soient emportées par les vents de l'Ouest qui dominent Fez, et pour que les malades ne se servent de l'eau qu'après sa sortie de la ville et qu'il n'y ait aucun danger pour Fez (Zahrat el Âs, p. 52). A Marrakech - précise Douât ("Marrakech", p. 241) - les lépreux étaient parqués dans un village spécial appelé Hara (ou Maladrerie en France)". Le Makhzen prenait alors les mesures préventives pour circonscrire les contaminations, comme ce fut le cas lors de la peste de l'an 1089 de l'Hégire, à Fez et El Ksar el Kébir. Le Sultan Moulay Abderrahman promulgua un Dahir daté du 18 novembre 1866, correspondant au 10 rajab 1283 de l'Hégire, faisant de Magador un lieu de quarantaine où un isolement de quarante jours était imposé aux pèlerins venant de la Mekke. "Malgré sa décadence, le Maroc n'a pas manqué, au cours des siècles - fait remarquer Renaud in *Hesperis* T XXVI, 1939), d'une certaine "culture hygiénique", ce qui fait - dit-il encore - que "ni Fez, ni Meknès ni Marrakech n'ont été touchées par la peste proprement dite depuis plus de 100 ans ; seul le choléra les a plusieurs fois visitées au cours du XIX^e siècle". "La longue paix dont avait joui le Maroc - dit H. Terrasse (*Histoire du Maroc*, II, 17) - avait dû accroître le chiffre

de sa population. Mouliéras (I, 27, 38) parle de "vingt quatre à vingt cinq millions d'habitants pour ce beau pays si peu connu et auquel toutes nos géographies s'acharnent à n'accorder que cinq à six millions d'âmes". Le Maroc riche en ressources naturelles, se suffisait à lui-même. Les sécheresses et les famines qui ont fait en plein protectorat, dans les années quarante, un million de victimes dans le Sud auraient été sans gravité, si l'on tenait compte de ce que nous apporte Charles La Martinière dans son ouvrage "Questions du Maroc", paru en 1859, qui fait monter au Maroc à quarante huit millions, le nombre d'ovins et à six millions le nombre de têtes bovines ; les têtes ovines ne dépassent guère aujourd'hui vingt cinq millions, pour toute l'Afrique du Nord. C'est pourquoi les historiens occidentaux ne furent pas d'accord sur la valeur de la médecine, au Maroc, à cette époque. Erckman dans son "Maroc Moderne" (1885, p. 97) nie l'existence de tout médecin, faisant état de "personnages médiocres qui apportèrent d'Europe où ils ont passé quelques mois, des médicaments dont ils ignoraient les doses nécessaires à chaque cas". Pour Renaud aussi, ces personnes n'avaient que de vagues connaissances sur les causes des maladies et les propriétés des médicaments, procédant, néanmoins, avec dextérité, à quelques petites opérations chirurgicales (ibid., 128). Mais il souligne l'absence de toutes complications découlant d'infections, grâce à l'emploi d'onguents qui anéantissaient les germes microbiens et aux moyens thérapeutiques élémentaires mais efficaces dont il cita quelques spécimens.

De toutes façons, Renaud souligne l'étude de la discipline médicale à l'Université Karaouyène, au moyen d'oeuvres classiques telles les traductions des Hippocrate, Galien et Diogène, jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

En 1893/1310 H, un jury composé de quatre professeurs à la Karaouyène, accorda un diplôme en médecine, à un étudiant qu'il soumit à un interrogatoire très serré, décelant la portée du programme des

études médicales et pharmaceutiques et où figure une nomenclature assez longue comportant le codex médical, ses applications, la préparation des médicaments et toute une série de questions sur l'hématologie, l'ostéologie, la neurologie, la botanique. Des analyses de cet exposé, nous pouvons aisément nous rendre compte, que la décadence au Maroc commença avec la Reconquista ibérique au XV^e siècle et que notre pays, confronté désormais à une multitude de dangers qui menaçaient son indépendance, cherchait surtout à renforcer sa balistique défensive. Rien d'étonnant s'il est le seul Etat Africain qui, surmontant le chaos d'une civilisation mouvementée, a su conserver intactes, depuis la Conquête Arabe, son intégrité territoriale et sa pleine indépendance. Un fait reste inouï dans les annales des nations, à savoir (dit L. Provençal) "que le Maghreb est toujours parvenu à sceller jusque dans l'anarchie son unité politique."

* Conférence prononcée à la Faculté de Médecine de Rabat lors du 25^{ème} anniversaire de la création de l'Université Mohammed V.

- 1) Histoire des Musulmans d'Espagne II, 184
- 2) Histoire de la Médecine Arabe, 2 tomes, II, 71 - Paris, Edit. Leroux, 1876 (réédité, Rabat 1980)
- 3) Médecine Ancienne au Maroc, I, 72
- 4) Ibn el Qâdy, Dorrat el Hijâl, p. 117
- 5) H.P.J. Renaud, Esculape, revue mensuelle illustrée des sciences et des arts
- 6) "Bouchârât ez-Zâyirine"
- 7) Gautier, Moeurs et Coutumes des Musulmans, p. 245
- 8) Al-Qifty, p. 130
- 9) Nihâyat er-Rotba de Chaysary
- 10) Description et Histoire du Maroc I, 62
- 11) Naïl El-Ibtihâj, p. 228
- 12) Salwat Al-Anfâs I, 74
- 13) Naïl El-Ibtihâj, p. 353
- 14) "Ce qui écarte les éclipses en médecine"
- 15) Etude publiée par l'Institut des Hautes Etudes Marocaines XVIII, 195

★ ★ ★